

Wolfgang Sinwel au-delà de l'horizon



STRASBOURG

Ses paysages, comme vus d'avion, lui ont valu une certaine célébrité. Mais l'artiste autrichien Wolfgang Sinwel ne se réduit pas à une série, quand bien même celle-ci perdure depuis trente ans. La Galerie Brûlée lève le voile sur un peintre au parcours plus complexe, parfois aux lisières du fantastique.

Wolfgang Sinwel - Photo DNA - Jean-Christophe Dorn

J'étais encore étudiante, quand j'avais découvert son travail au hasard d'une exposition, dans les années 80. J'ignorais alors totalement que j'ouvrerais un jour une galerie, mais j'avais toujours conservé en moi le souvenir de cette peinture qui m'avait profondément marquée. Et lorsque j'ai ouvert la Galerie Brûlée, en 1995, je me suis dit qu'il fallait absolument que je le présente ! »

Depuis, Elahé Zahedi est restée fidèle à l'artiste viennois, puisqu'elle lui a déjà consacré une demi-douzaine d'expositions personnelles. « De nombreux collectionneurs de la région s'intéressent à son travail, tant il est singulier », poursuit-elle. Et c'est sans fanfaronner, dans une calme modestie, que Wolfgang Sinwel remarque que sur le thème tant rebattu du paysage, son approche se caractérise par un point de vue différent de ce qui avait été fait jusqu'alors. « Je n'ai jamais vu ailleurs de peintures qui s'en approchent », observe l'artiste.

Et il est vrai qu'avec Wolfgang Sinwel, le regard porté sur le paysage prend de la hauteur, embrasse l'infini d'une terre qui s'en va se perdre au loin, au-delà d'une ligne d'horizon que nimbe une douce clarté. Les rythmes et ondulations de la plaine, les reliefs découpés d'une montagne, les effets de lumière dans le ciel ou de transparences à travers les nuages, les ombres au sol, sans oublier les dégradés de couleurs où dominent les verts, les ocres bruns mais aussi des gammes violacées lorsqu'un soleil couchant s'apprête à embraser le lointain : il y a là d'évidents motifs à éprouver le plaisir de peindre.

De cette jouissance, Sinwel ne s'en cache pas, qui travaille par strates, étale la peinture à la brosse pour mieux l'attaquer ensuite au papier de verre. « Il passe autant de temps à mettre de la peinture qu'à en enlever », s'amuse sa galeriste strasbourgeoise.

Mais si ces tableaux, peints librement, sans supports photographiques, « de mémoire », s'affichent comme de méditatives métaphores de paysages, Sinwel se confronte aussi à d'autres univers, totalement différents, par la forme et le propos. Des œuvres jamais montrées, du moins à Strasbourg, et qui surprendront plus d'un collectionneur.

La figure humaine y occupe une place centrale, dans des scènes à l'onirisme grinçant, sinon oppressant. Des atmosphères lourdes, sombres, où la farce peut se révéler grotesque, macabre, à la façon d'un James Ensor, ou puiser au fantastique inquiétant d'un Jérôme Bosch. L'ironie s'y fait mordante, absurde. Le Titanic coule dans une bassine et The Patriot - contraction de Patriot et Idiot - se paye la tête de l'Autrichien fier de ses racines.

Le plus étrange, c'est qu'il ne s'agit en rien d'un virage qui aurait été effectué pour rompre avec les paysages aériens et basculer dans une narration régénératrice. Sinwel a depuis toujours mené de front ces deux types de travaux, privilégiant, il le reconnaît, les paysages. « Parce que je constatais bien que c'était, et que c'est encore, le domaine dans lequel je me singularise le plus. Ce qui m'intéresse avec eux, c'est épurer le motif, éliminer le détail, aller à l'essentiel d'une impression par la distance. Avec ma peinture „narrative“, j'introduis un autre rapport au sujet, je m'installe dans un huis clos... »

De gratter ainsi les couches de l'absurde, d'en extraire des images obsédantes, dignes d'illustrer des contes pour enfants pas très sages, n'a pas empêché Sinwel d'emprunter d'autres chemins, plus abstraits - mais jamais abstraits. Dans le sillage d'un Monet, il s'engage dans les profondeurs aquatiques, mais peut tout aussi bien rebondir dans les espaces immaculés de la banquise que perturbent, sur un faible espace de la toile, de sanglantes scènes de chasse.

Par-delà les genres, c'est toujours ce que Sinwel appelle « Das kleine Weltbild » qu'il nous livre. Une „petite image du monde“ peinte magistralement.

Serge Hartmann